

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter the quality of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | ✓ | | | | | |

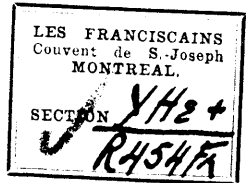
REVUE

DU

TIERS-ORDRE ET DE LA TERCE SAINTE

VOLUME NEUVIÈME

manquent pp 274-280



5225

Publiée par les RR. PP. Franciscains de l'Observance, de Montréal.

Avec l'approbation du Ministre Général de tout l'Ordre de Saint François.

Quelle année?

1893

Imprimatur :

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

IXe ANNEE

1er JANVIER

No. 1

1893



BK
3601
PH 89
1893
BIBLIOTHÈQUE
COLLEGE

REVUE
DU
TIERS-ORDRE
ET DE LA
TERRE SAINTE

BULLETIN MENSUEL
PUBLIÉ PAR LES
FRANCIŒAINS
DE

L'OBSERVANCE
DE
MONTREAL

AVEC L'APPROBATION DU
MINISTRE GENERAL
DE TOUT L'ORDRE DE
ST-FRANÇOIS

ET DE
L'AUTORITE DIOCESAINE.



Envoyez \$1.00
PRIX DE
ABONNEMENT ANNUEL
Au Gerant,



Rue S. Paul
279
M. M. C. GALARNEAU
Montreal.

SOMMAIRE.

Fête du Saint Nom de Jésus, p. 5. — Souhais de bonne année, p. 6. — Saint François d'Assise, p. 8. — Je suis l'Immaculée Conception, p. 12. — Connaître Dieu et Jésus-Christ, p. 16. — Lettres de France, p. 20. — Correspondance de Rome, p. 24. — Le Collège Séraphique, p. 29. — Les Franciscaines Missionnaires de Marie, p. 34. — Les Petites Sœurs Franciscaines de Marie, p. 36. — Pèlerinage annuel au Jourdain, de la Paroisse Latine de Bethléem, p. 37. — Faveurs obtenues par l'intercession de notre bon Frère Diacre, p. 41. — Petite correspondance, p. 43. — Fr. Diacre, p. 44.

Indulgences que l'on peut gagner dans le mois.

Indulgences plénières.

1. Tous les jours, les nombreuses indulgences plénières et partielles du *chemin de la croix*.
2. Un jour du mois, en récitant six *Pater, Ave, Gloria*, nombreuses indulgences plénières et partielles.
3. Le jour de la réunion mensuelle, indulgence plénière, *aux conditions ordinaires*.
4. Un jour du mois, au choix de chacun (*mêmes conditions*.)
5. On pourra donner la bénédiction papale aux tertiaires réunis, le jour de l'Épiphanie (Indulgence plénière pourvu qu'ils prient aux intentions du Souverain Pontife.)

Indulgences Partielles.

1. 30 ans et 30 quarantaines, le 1^{er} Janvier, et le 6, jour de l'Épiphanie, et le 29, jour de la Septuagésime.
2. 7 ans et 7 quarantaines, (pour les Cordigères, le 16 Janvier.
3. Indulgence de 300 jours pour un grand nombre de bonnes œuvres indiquées dans la Règle par S. S. Léon XIII.

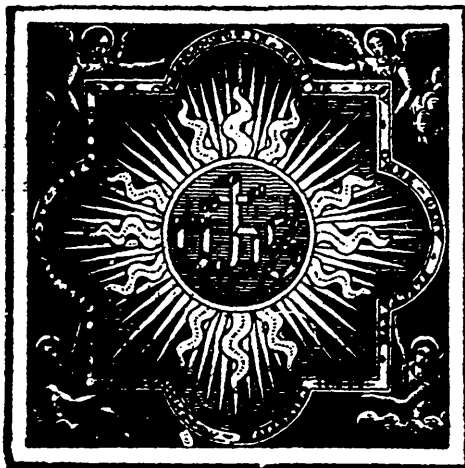
Imprimatur :

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

Fête du Saint Nom de Jésus

LE 14 JANVIER

LA NEUVAINNE COMMENCE LE PREMIER VENDREDI D'ICIS



Fac-simile de l'image du S. Nom de Jésus

DONT SE SERVAIT

SAINTE BERNARDIN DE SIENNE

*L'original est vénéré dans l'église des Franciscains
d'Ara Cœli, à Rome.*

“ O NOM DE JÉSUS ! NOM élevé au-dessus de tout nom, joie des Anges, allégresse des justes, effroi de l'enfer ; en vous repose toute l'espérance du pardon, toute l'espérance de la grâce, toute l'espérance de la gloire. O NOM TRÈS DOUX, vous remplissez nos âmes de délices divins, vous en éloignez les vaines imaginations. O NOM GRACIEUX, par vous nos cœurs s'enflamment du celeste amour, ils deviennent forts dans le combat, ils échappent à tout péril. O NOM GLORIEUX, NOM digne de notre vénération, NOM plein de douceur, vous transportez au-dessus de cette terre, par l'abondance des grâces, vous ravissez de telle sorte jusqu'aux divines hauteurs les âmes de vos fidèles, que tous ceux qui vous sont dévoués trouvent en votre vertu le salut et la gloire.” (S. Bernardin de Sienne, franciscain.)

IXe ANNEE

1898



1er JANVIER

No. 1

REVUE DU TIERS-ORDRE
ET DE LA
TERRE-SAINTE

Souhaits de bonne année.

Que le règne de Dieu arrive cette année en chacun de vous tous : tels sont, chers lecteurs, nos souhaits de nouvel an.

Vous les trouverez peut-être un peu laconiques, en comparaison des longs compliments que vous entendez à pareil jour.

Ils sont pourtant bien complets et même, disons-le tout bas, plus sincères que beaucoup d'autres.

C'est dans le silence du cloître que ces souhaits sont formés pour chacun d'entre vous. C'est en face de la crèche que nous supplions l'Enfant Roi d'établir son règne en vous cette année.

Et nous espérons d'autant plus être exaucés que lui-même a dit : " Cherchez le royaume de Dieu avant tout."

Où, que ce souhait passe avant tous les autres. Avant tout, que Dieu règne sur nos intelligences, pour les éclairer des lumières surnaturelles, pour en exclure les pensées mauvaises, les doutes contre la foi, les jugements téméraires. Avant tout, que Dieu règne sur nos volontés pour leur donner les saintes énergies du bien à faire.

la sainte horreur du mal à regretter et à évi'ér. Avant tout, que Dieu règne dans vos familles et qu'il les préserve de la discorde, du déshonneur et de l'oubli des devoirs !

Avec cela, nos souhaits seront comple'ts.

Le monde, lui, ne comprend pas de semblables souhaits. Il les dédaigne : trêve de souhaits en l'air : " Donnez-moi, dit-il, quelque chose de plus pratique." Oui, souhaits plus pratiques, c'est-à-dire, d'après lui, souhaits moins chrétiens, moins supérieurs à la matière, moins opposés à la brutale convoitise dont le pécheur dit : " Voilà mon Dieu ? "

Souhaiter le royaume de Dieu est pourtant un vœu bien pratique. Ecoutez plutôt : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroit." Qui a dit cela ? — Celui qui donne le vêtement au lys des champs, la nourriture aux oiseaux du ciel.

Oh, il est bien pratique, le Bon Dieu ! Il sait ce que réclame notre corps tout aussi bien que les nécessités de notre âme. Seulement il n'entend pas que les besoins du corps aillent jusqu'à primer, jusqu'à exclure ceux de l'âme.

C'est que pour l'âme il ne faut pas être moins pratique que pour le corps. La chose principale, c'est le royaume de Dieu dans notre âme ; la nourriture, le vêtement, l'habitation de notre corps : voilà l'accessoire, ce que notre Seigneur appelle " le reste, le surcroit." Faisons passer le principal avant l'accessoire, donnons à chaque chose son importance : notre corps, loin d'y rien perdre, y gagnera tout. " Le reste et le surcroit " n'a pas été promis aux oiseaux du ciel ni aux lys des champs, jamais pourtant ils n'ont eu à se plaindre de la divine Providence. Pourrions-nous jamais nous en plaindre, nous qui avons sa parole comme garantie ?

Encore une fois, que le règne de Dieu arrive en vous tous ! Pour le cultivateur, c'est la garantie d'une année d'abondance ; pour le commerçant, pour l'industriel, c'est la bénédiction de Dieu sur les entreprises ; pour les parents, c'est la consolation, la prospérité dans la famille.

Que l'on ne dise donc pas que des souhaits chrétiens ne sauraient être pratiques !

Et que le Dieu de miséricorde daigne donner à tous l'heureuse expérience de cette vérité " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroit ! "

LA RÉDACTION.





SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

XXV

DEUX FOIS PAR AN LE CHAPITRE SE TIENT A STE
MARIE DE LA PORTIONCULE



“ Cette installation bénie de Dieu, le B. François ordonna que le chapitre se tiendrait à Ste Marie de la Portioncule deux fois par an, savoir : à la Pentecôte et à la S. Michel. ” (3 Comp., c, 14.)

“ Un certain frère Jean, homme d'une grande sainteté, compagnon spécial et confesseur jusqu'à la mort du Fr. Egide, rapporte que celui-ci, le quatrième frère de l'Ordre, lui avait raconté ce qui suit :

“ Lorsque, dit-il, nous n'étions encore que sept frères dans l'Ordre, le B. Père François nous appela à l'écart, auprès de Ste Marie de la Portioncule, dans le bois qui l'avoisinait, et, là, célébrant un premier Synode ou chapitre, il nous parla en ces termes : “ Je comprends, mes très chers frères, que Dieu ne nous a pas appelés seulement pour notre salut ; je veux donc que nous nous divisions dans les nations et que nous portions secours, par la Parole de Dieu et l'exemple de la vertu, au monde en péril. ” A quoi nous répondimes : “ Et que pourrons-nous faire pour le salut du monde, nous pauvres frères laïcs ignorants ? ” — “ Allez, dit-il, vous confiant en la divine Providence. ” Et il nous cita les deux passages suivants de la Ste Ecriture qu'il imprima de son mieux dans nos cœurs : “ Jetez toutes vos sollitudes dans le Seigneur, qui, lui-même, vous nourrira. ” Il disait cela pour enlever toute défiance, car il nous envoyait sans aucune ressource vers des régions inconnues. Et ce passage évangélique : “ Ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'esprit de votre Père, qui est en vous parlera. ” Ces mots étaient la réponse à notre difficulté : “ Nous sommes ignorants. ” Il voulait reconforter et affermir nos âmes par l'assurance de l'assistance de Dieu qui a l'habitude de suppléer à ce qui nous manque lorsque, agissant pieusement, nous espérons en lui. — Le Fr. Egide partit donc seul jusqu'à S. Jacques, couvert

d'une seule tunique. La nuit il prenait son repos tantôt sur les places publiques, tantôt sous les portiques. Car, comme on n'avait jamais vu son habit, il ne trouvait pas toujours quelqu'un qui voulût bien lui donner l'hospitalité. Une fois, Fr. Egide rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône. Ne voyant pas autre chose qu'il pût donner pour l'amour de Dieu, il décousit son capuce et le donna au pauvre." (Annales francisc., t. I., p. 418.)

On voit que S. François se préoccupait vivement de l'état du monde chrétien et qu'éclairé par Dieu, il le voyait en grand danger de périr. Son amour pour Dieu et pour les âmes ne pouvait voir ce malheur sans essayer d'y porter remède. Il savait, du reste, que le Seigneur le destinait à cette œuvre et qu'il ferait de grandes choses. C'est là le secret de la confiance avec laquelle il réunit ses six Compagnons et leur demande tout simplement d'aller par le monde entreprendre cette œuvre colossale.

Précédemment nous avons remarqué que le Saint avait réuni plusieurs fois ses frères dispersés, pour connaître les résultats de leurs missions et pour conférer avec eux sur les moyens à prendre pour avancer l'œuvre de Dieu. On voit par là que les congrès catholiques ne d'itent pas d'aujourd'hui.

" Dans le chapitre de la Pentecôte, tous les frères se réunissaient auprès de Ste Marie et conféraient entre eux sur la meilleure manière d'observer la Règle ; on établissait aussi des frères qui prêchassent au peuple dans diverses provinces et dirigeassent leurs compagnons.

" S. François adressait alors ses exhortations, ses remontrances et ses commandements, selon qu'il lui paraissait bon, selon le mouvement de Dieu, mais toujours affectueusement. Son exemple d'ailleurs parlait bien haut. Aussi, tout en vénérant les prélats et les prêtres de la Sainte Eglise, en honorant les vieillards, les nobles et les riches, il chérissait tendrement les pauvres, compatissait cordialement à leurs maux et se faisait le serviteur de tous.

" Bien que premier parmi ses frères, il voulait, pour éviter l'orgueil, obéir humblement et dévotement à l'un de ses compagnons qu'il établissait son Gardien et son maître. Il abaissait son front jusqu'à terre parmi les hommes, pour mériter d'être un jour exalté en présence de Dieu dans l'assemblée des saints.

" Il recommandait soigneusement à ses frères d'observer fermement le saint évangile et la règle qu'ils avaient vouée ; d'avoir

une particulière révérence pour les offices divins et les prescriptions de l'Eglise ; d'assister avec dévotion à la Messe et d'adorer très profondément le Corps du Seigneur. Il voulait que ses frères honorassent à ce point les prêtres, auxquels sont confiés de si grands et si vénérables sacrements, qu'ils s'inclinassent en leur présence, quelque part qu'ils les rencortreraient, baisassent leurs mains et même les pieds de leur monture, tellement il vénérât leur caractère.

“ Ne jugez personne, disait-il à ses frères, ni ne méprisez ceux qui vivent délicatement et ont des vêtements superflus ; car Dieu est leur maître comme le nôtre ; il peut les appeler et les justifier.

Considérez-les, je le veux, comme vos frères et vos seigneurs. Ils sont vos frères devant le commun Créateur, ils sont vos seigneurs, puisqu'ils aident les bons à faire pénitence, en leur fournissant de quoi vivre.

“ Il ajoutait encore : “ Telle doit être la vie des frères dans le monde que, quiconque les entendra ou les verra, en loue et glorifie dévotement le Père céleste. ” Son grand désir était, en effet, qu'il abondât, avec ses frères, d'œuvres qui font louer le Seigneur. Et il disait : “ Comme il y a toujours un souhait de paix sur vos lèvres, de même la paix doit-elle être toujours dans vos cœurs. Gardez vous de provoquer à la colère ou de scandaliser personne, mais que votre mansuétude fasse naître partout la paix, la bénignité et la concorde. Nous avons été appelés à panser les blessés, à refaire les broyés et à ramener les égarés. Beaucoup paraissent les membres du diable qui un jour seront les disciples du Christ.

“ Le père compatissant prémunissait aussi les frères contre les austerités excessives et reprenait ceux qui, par les jeûnes, les veilles ou les macérations affligeaient sans discrétion leur chair, pour en éteindre les ardeurs, et la traitaient en ennemie. Ce que l'homme de Dieu défendait, leur adressant de sages et affectueuses réprimandes, enveloppant leurs plaies par les liens de l'obéissance.

“ Parmi les frères qui assistaient au chapitre nul n'osait parler des affaires du siècle ; mais tous s'entretenaient de la vie des Saints Pères et des meilleurs moyens de trouver très parfaitement la grâce de N. S. Jésus-Christ. Les discours pleins de douceur et de ferveur du B. François, sa pénitence faisaient évanouir les tentations et disparaître merveilleusement les tribulations de tous ceux qui en étaient affligés en venant au chapitre. Plein de com-

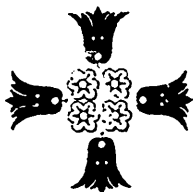
passion, il leur parlait non comme un juge, mais comme parle un père miséricordieux à ses fils, un bon médecin à ses malades, qui sait être faible avec les faibles, et affligé avec les affligés. Il savait néanmoins corriger les délinquants et faire de justes observations, aux contumaces et aux rebelles.

“ Le chapitre terminé, il bénissait tous les frères et assignait à chacun sa province. Il donnait mission de prêcher à tous ceux — clercs ou laïques — en qui il discernait l'esprit de Dieu joint au don de la parole. Pour eux, ayant reçu cette bénédiction, ils se répandaient, avec grande joie d'esprit, dans le monde comme des pélerins et des étrangers, n'emportant rien avec eux, sinon des livres pour dire leur office.

“ Partout où ils rencontraient un prêtre, riche ou pauvre, bon ou mauvais, ils s'inclinaient humblement en signe de révérence, et le soir venu, ils logeaient chez lui, plutôt que chez les séculiers. Lorsqu'ils ne pouvaient être reçus chez un prêtre, ils cherchaient les hommes les plus vertueux et craignant Dieu, chez lesquels ils passent demeurer honnêtement, jusqu'à ce que, dans les villes que les frères voulaient visiter, Dieu inspirât à quelques uns de ses serviteurs de leur préparer des abris, en attendant qu'on leur construisit des couvents.” (3 Comp., c. 14.)

(*A suivre.*)

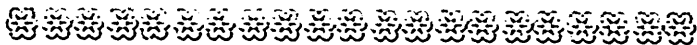
FR. EPHREM, *M. Obs.*





JE + SUIS + L'IMMACULÉE + CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION.



XXII

Tout-à-coup, accourant à en perdre le souffle, un homme du peuple, un ouvrier fend ces flots populaires. Sa physionomie rade et bonne est en proie à la plus magnifique émotion. La grille de la Grotte s'ouvre devant lui et il se précipite tout en larmes, les larmes de la joie, dans les bras de l'abbé de Musy. C'est le père de petit Pierre.

— Et petit Pierre ? Est-il guéri, lui aussi ? demande le prêtre d'une voix pleine d'anxiété.

— Non, monsieur l'abbé. Telle n'a pas été encore la volonté de Dieu. Le prêtre fait un geste de douloureuse commisération. Il est comme tenté de reprocher au Ciel de n'avoir pas fait plus ou de n'avoir pas fait autrement.

— Et moi, dit-il presque avec tristesse, la sainte Vierge m'a accordé cette grande grâce :

L'ouvrier devine le sentiment intérieur de M. de Musy et comprend l'accent de sa voix.

— Ah ! monsieur l'abbé, répond-il, la sainte Vierge fait bien ce qu'elle fait. Aussi je n'éprouve que du bonheur.

Dans ses traits, en effet, nul signe de peine et de regret, nulle apparence de cette envie qui ronge si souvent le cœur des humains devant la félicité d'autrui, nul murmure contre l'inégalité des destins d'ici bas.

Et cependant il y avait trois ans que ce pauvre père venait chaque année implorer à Lourdes la guérison de son fils !

— Et où est Pierre ?

— Il est là, hors de la foule, à l'écart. Quand nous avons entendu le Magnificat, il a tremblé de joie. "Père, s'est-il écrié, notre ami est guéri ! Courez le voir, courez le voir !" Et j'ai couru. . . . je vais maintenant lui confirmer la nouvelle.

— Non ! non ! C'est moi-même qui la lui apporterai !

Ils sortent ensemble de la Grotte. La multitude s'écarte : son cercle se brise et il se fit comme une haie vivante pour faire place à l'homme miraculé.

Une voiture stationnait aux frontières de cette foule. Il y avait sur le siège une chaise d'infirme. De loin, l'abbé Antoine fait un signe au cocher : et tout aussitôt cette chaise roulante, passe de main en main par-dessus toutes les têtes pour être déposée à la Grotte en mémorial de ce miraculeux événement. L'abbé de Musy croise dans son chemin cet ex-voto triomphal. Ses yeux qui ont tant pleuré, se mouillent encore de larmes en rencontrant ce souvenir visible de son mal disparu, de ce mal qui, par une étrange illusion d'optique, lui semblait déjà si éloigné. Devant la Piscine, il aperçoit l'angélique petit Pierre, étendu dans la brouette rustique qui lui servait de chariot.

— Ah ! mon cher enfant ! s'écrie-il, que je voudrais que Notre-Dame de Lourdes, vous fit la même grâce qu'à moi !

Mais petit Pierre lève sur lui ses grands yeux purs, tout rayonnants d'une celeste allégresse, et il répond comme son père :

— La sainte Vierge sait ce qui me convient. Il y a tant de garçons de mon âge qui offensent le bon Dieu et qui le blasphèment ! . . . Si j'avais la santé, peut-être, hélas ! ferais-je comme eux. Maintenant je ne l'offense point ; je l'aime de tout mon cœur, je le reçois dans la communion, je suis content. Ah ! que je préfère garder ma maladie, et ne point offenser le bon Dieu, que de posséder la santé, si je devais en abuser et devenir mauvais ! La sainte Vierge sait bien ce qu'elle fait !

Et de nouveau, tendant à l'abbé de Musy ses bras innocents, comme pour le consoler de l'ombre de mélancolie qu'il voyait sur son front, il l'embrassa avec effusion.

Cet enfant avait à peine quinze ans ! Et il était le fils d'un pauvre cordonnier de village ! . . .

Dieu tout-puissant, est-il possible, à de tels spectacles, de ne pas tourner vers vous son âme attendrie et de ne point redire, en se prosternant, les paroles que vous adressa Notre Sauveur Jésus-Christ : " O Père, ô Seigneur du ciel et de la terre, je vous glorifie

d'avoir révélé à l'âme des humbles, et des pe tits ces mêmes sentiments qu'i prôre et les or i lents et les sages. D'avoir voulu qu'il en soit ainsi. ô mon Père, je vous bénis !"

XXIII

L'abbé de Musy a repris son chemin. Il monte à la maison des Missionnaires, rendre témoignage de sa guérison. Ne pouvant se lasser de le voir marcher, la multitude continue de se presser sur ses pas. Il gravit les rampes d'un pied agile ; nulle claudication, nul malaise, nul embarras, nulle fatigue.

Dès que le paralytique guéri a fait sa déclaration aux Gardiens du sanctuaire, il se tourne vers son compagnon, et, pensant à ceux qui en ce moment étaient loin de sa personne, mais si près de son cœur, il lui dit :

Courez vite au télégraphe ! Quelle va être la félicité de ma mère, de mon bon père et de tous ! Allez aussi porter vous-même la nouvelle au Curé de Lourdes. Ma première visite sera pour lui ! Après un repas qui lui est offert, M. de Musy veut remonter à la Chapelle.

Il était environ une heure. Toutes les messes étaient achevées, chacun était retourné en ville pour y prendre la réfection du jour, La nef était entièrement solitaire. L'abbé de Musy en remercie Dieu. Quiconque a épuisé ses forces a besoin d'en amasser de nouvelles : quiconque s'est dépensé a besoin de se recueillir. Et voilà que, au milieu de tant de monde, de tant de bruit, de tant d'agitation extérieure, il rencontrait, à la grande joie de son âme, une retraite profonde, un silence absolu et cette paix rafraichissante, cette paix particulière, qui n'habite qu'au pied des autels et sous la voûte des Eglises. Il était seul, avec Dieu. Il pouvait s'agenouiller, sans que les mille regards suivissent les moindres mouvements de son corps : il pouvait pleurer, sans que l'on vit couler ses larmes : il pouvait, dans l'intime colloque de l'oraison, s'épancher avec le Seigneur, avec la Vierge Marie, sans qu'à chaque instant l'égoïsme naïf de quelque piété indiscrete vint le troubler brusquement et lui dire : " Faites donc une prière pour moi." Il traversa les arceaux muets du lieu sacré et alla se mettre à genoux tout près du sanctuaire. Il resta là en face du Tabernacle. Toute sa vie de souffrance, subitement transformée en une vie puissante pleine de santé et de forces, se représenta à sa mémoire. La pré-

diction du curé d'Ars, — ses entretiens avec M. de Montagu, — le don du drapeau du Sacré-Cœur, — le pèlerinage à Paray, — le pressentiment du prêtre de Marseille, — l'insistance presque violente de Mme de Pomey, — le songe du pauvre, — les paroles du Curé de Lourdes, lui semblaient autant de jalons lumineux, sur la route qui l'avait conduit à sa miraculeuse guérison. Et sur chacun de ces jalons était écrit le nom du Seigneur.

Le souvenir de sa mère s'imposait invinciblement à sa pensée ; et il attribuait à la sainteté de cette femme selon Dieu, la grâce prodigieuse dont il venait d'être l'objet. De même que, parlant des pleurs de Monique, saint Ambroise s'était écrié : " Le fils de tant de larmes ne pouvait périr ! " de même, il se disait en son cœur : " Le fils de tant de prières ne pouvait qu'être guéri ! " Il comprenait que Dieu l'avait voulu si longtemps infirme, afin de le retenir auprès d'elle et de le préparer de plus en plus aux vertus du Prêtre, par les admirables et incessants exemples de cette belle âme, tout embrasée de l'amour de Jésus-Christ. — A la vie naturelle, par ma naissance, accomplie dans la douleur : — à la vie sacerdotale, par ma vocation dont elle a semé le germe en moi ; — à la vie miraculeuse, par ma guérison que ses ardentes prières ont tant contribué à m'obtenir. . . . O ma Mère ! ô ma Mère ! "

Et ce cri de sa gratitude réunissait en un seul sentiment filial, et la mère particulière qui habitait le sol d'ici-bas, et la Mère universelle qui répand ses bienfaits du sommet des Cieux. De cette existence nouvelle, qu'allait-il faire.

Ordonné prêtre depuis treize ans, il n'avait exercé aucun ministère actif. Serait-il Religieux, Missionnaire, Moine, Curé de paroisse ? . . . De combien de lumières il avait besoin ! Contemplant le Tabernacle, comme les Hébreux sortant du désert, durent regarder la terre de promesse : C'est là, se disait-il, que je demanderai demain ces grâces, en offrant, après une si longue interruption, la Victime sainte. — demain samedi, jour dédié à la sainte Vierge, — demain, 16 Août, fête du patron de ma Mère ! " L'heure s'avavançait cependant, et la chapelle se remplissait peu à peu de fidèles. L'abbé de Musy rentra à Lourdes, où retentissait déjà le bruit du miracle. Au moment où il y arrivait, les vêpres se célébraient à l'église paroissiale, et le curé Peyramale racontait à son peuple le grand événement du matin.

(A suivre.)

H. LASSERRE.





CONNAITRE + DIEU + ET + JÉSUS - CHRIST

VOILA LA VIE ETERNELLE



XVII

Concluons le : Dieu est infiniment *sage* comme il est infiniment *bon*. Il est temps maintenant d'examiner un peu combien il est *puissant*. D'ordinaire ces trois qualités ne se trouvent pas dans le même homme. Ou bien nous avons la force sans la pleine sagesse comme il arrive dans la jeunesse : ou bien c'est la sagesse, mais aussi la débilité du vieillard. Tu connais sans doute le proverbe :

Si jeunesse savait !
Si vieillesse pouvait !

En Dieu il est tout autrement comme nous allons le voir. La bonté, la sagesse et la puissance sont en lui à un degré infini sans se nuire l'une à l'autre. Et ces trois qualités renferment toutes les autres, dont elles sont comme la source. En y regardant de près, on voit que les autres propriétés de Dieu reviennent, au fond, à ces trois, comme à leurs principes. — Mais de même que nous avons entrevu l'infinie bonté et l'infinie sagesse de Dieu, il nous sera possible d'apercevoir son infinie puissance.

— Mon Père, y a-t-il une différence entre *l'infinie* et la *toute* puissance divine ?

— En un certain sens, oui ; en l'autre sens, non.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Voici. Considérée en elle-même, la puissance de Dieu est infinie comme l'être divin, puisqu'elle n'est que cet être infini envisagé, comme capable d'action. Mais considérée dans ses effets extérieurs, elle est finie ; car tout ce qui est en dehors de Dieu n'est pas Dieu, et dès lors n'est pas infini.

— Voyons si j'ai bien compris. — Dieu, c'est l'être infini. Par

conséquent, tout ce qui n'est pas Dieu n'est pas infini. En outre, tout ce qui est à l'extérieur de Dieu, est hors de Dieu, n'est pas Dieu, donc il n'est pas infini,

— C'est cela. Maintenant, tu peux comprendre pourquoi la création, si grande qu'on la suppose, par le fait même qu'elle diffère de Dieu, est nécessairement limitée et finie. C'est pourquoi, bien que Dieu soit en lui-même infiniment puissant, cependant, il ne peut créer un monde infini. Ce n'est pas la puissance qui lui manque ; c'est la capacité finie de la créature qui s'y oppose.

— J'entrevois ce que vous me dites ; mais j'aurais besoin de quelque comparaison pour m'éclairer.

— La voici. Pourrais-tu verser un baril dans une bouteille ?

— Je pourrais verser le contenu de la barrique dans la bouteille, mais je ne pourrais pas l'y faire entrer tout entier : la bouteille est trop petite pour recevoir tout ce que renferme le baril.

— A la bonne heure ! Eh bien ! il en est de même pour la création. Celle-ci ne pouvant être infinie, ne peut recevoir toute la puissance de Dieu. L'impuissance n'est pas du côté du créateur, elle est du côté de la créature. Aussi, quand on dit que Dieu est tout puissant, qu'il peut tout ; il faut bien faire attention au sens qui peut être donné à ces paroles.

— Veuillez me dire cela clairement.

— Dieu est "tout puissant," cela peut signifier qu'en lui-même il est puissant d'une manière infinie, que sa puissance n'est aucunement limitée : mais cela peut signifier aussi que Dieu peut faire tout ce qui est faisable en dehors de lui.

— Est-ce qu'il y a des choses qui ne sont pas faisables ?

— Quelle question ! Ne venons-nous pas de dire que la création est forcément limitée ? et que Dieu ne peut pas créer un monde infini, parce qu'un monde infini c'est un fini infini, une absurdité, une contradiction, une chose infaisable. Pourrais-tu allonger une planche en la rognant ?

— Non.

— Voilà donc encore une chose infaisable. Et combien d'autres ; telles qu'un cercle carré, un mort vivant, un aveugle qui voit clair, etc. . . .

— Il me semble comprendre qu'il y a des choses qui ne peuvent pas recevoir de réalisation, et qu'ainsi ne peuvent être créées par la puissance pourtant infinie de Dieu. Je comprends encore que Dieu est appelé tout puissant parce qu'il peut faire tout ce qui,

en soi, est faisable. Je vois enfin qu'on peut quelquefois dire indifféremment que Dieu est tout puissant ou infiniment puissant ; mais qu'il faut cependant attacher quelquefois deux idées différentes à ces deux mots.

— Tes réponses m'encouragent fort à continuer ; cependant il n'est pas facile de faire apprécier la puissance divine. Je prie bien N. S. de te faire saisir ma pensée et la valeur des réflexions que je vais te proposer.

— Ainsi soit-il !

— As-tu de la force ?

— Un peu, mais fort peu. Du moins, en comparaison de certains hommes dont on dit des choses véritablement incroyables, par exemple de ce Cyr dont les journaux Canadiens ont assez parlé il y a quelques mois, nous disant qu'il avait pu résister à quatre gros chevaux déployant toutes leurs forces pour le tirer. C'est à n'y pas croire. Et quand je pense à cela, je reconnais bientôt ma faiblesse. Je me rappelle aussi que David dans sa jeunesse ne craignait pas de s'attaquer aux ours et aux lions, auxquels il arrachait ses brebis, après les avoir étouffés. Ce n'est pas moi qui oserai me mesurer avec de semblables hommes.

— Je n'en doute pas. Eh bien ! maintenant supposons toutes les forces humaines réunies, crois-tu qu'elles égaleraient celle de tous les animaux pris ensemble ?

— Je ne crois pas. Les animaux sont bien plus nombreux que les hommes, et bon nombre d'entre eux sont plus forts que nous.

— A merveille ! Mais il y a sur cette terre d'autres êtres que nous et les bêtes : les plantes sont plus nombreuses que les animaux et elles ont chacune des forces particulières probablement supérieures à celles déjà énumérées. Enfin notre globe est lui-même plus volumineux que les hommes, les animaux et les plantes. Que de forces il renferme ! Puissance de l'eau, puissance des gaz, puissance du feu, de la vapeur, de la poudre, etc, etc, etc. Tout cela assemblé donne une force dont nous ne pouvons pas nous faire une idée. Et pourtant ce n'est pas tout. Les milliards de globes répandus dans l'immense univers ont également leurs puissances qui certainement l'emportent sur celles de la terre. Pourrions-nous oublier en outre les forces de toutes les âmes humaines, de tous les anges bons et mauvais ? Quel amas de puissances et qui pourrait l'évaluer ?

— Mon imagination en reste confondue !

— Eh bien ! suppose un moment que toutes ces forces réunies veulent se mesurer avec celle de Dieu, je dis que non-seulement le Tout-Puissant les tiendra en échec, comme Cyr tenait les quatre chevaux, mais qu'il fera davantage, il entraînera tout avec une facilité dont nous n'avons pas d'exemple.

— Quelle force, mon Dieu, quelle force que la vôtre !

— Remarque encore que Cyr devait s'employer tout entier à tenir tête aux quatre chevaux ; que ses bras tendus, ses jambes solidement appuyées sur la terre, tout son corps développèrent toutes leurs énergies . . . tandis que Dieu pour vaincre l'univers entier n'aurait pas besoin de se déranger, de se remuer. Toujours tranquille et paisible, il n'aurait qu'à regarder son adversaire et lui dire en esprit, sans prononcer aucune parole : "Couche-toi, le front dans la poussière, baise mes pieds et ne bouge plus." Aussitôt le monde entier, comme écrasé par la puissance divine, obéirait sans pouvoir faire la moindre résistance.

— Que ce que vous me dites là, cher Père, est effrayant.

— Oui, pour les pécheurs auxquels Dieu peut enlever la vie quand il lui plaît ; mais non pour les justes. Ceux-ci n'ont qu'à se réjouir d'avoir pour ami et pour Père Celui qui peut tout.

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*





LETTRES DE FRANCE.



Paris, 1 Décembre 1892.

Les triomphes du socialisme. — Les *socialistes* et les *anarchistes* font, de nouveau, trembler nos gouvernants : ils viennent de jeter, une fois de plus, l'épouvante parmi les jouisseurs et les exploités du peuple.

La grève des ouvriers mineurs de Carmaux a été le premier acte du drame auquel nous assistons. Sous prétexte que l'un de ces mineurs, le citoyen Calvignac, appelé par le suffrage des électeurs aux fonctions de Maire, s'était vu persécuté et chassé par les administrateurs des mines, une grève formidable s'est produite, encouragée par les députés radicaux et soutenue par des souscriptions populaires. Le parlement a dû se préoccuper de ce mouvement de grève et d'insurrection qui menaçait d'envahir les autres industries. Après avoir fait péniblement accepter l'arbitrage d'un ministre, Mr. Loubet, dont la décision n'a contenté personne, nos politiques libres-penseurs ont dû tristement capituler et faire remettre en liberté ceux des ouvriers de Carmaux qui étaient détenus pour actes de violence et tentatives de meurtres. A leur sortie de la prison d'Albi, ces derniers ont été acclamés par la foule et portés en triomphe, au chant de la "*Marseillaise*" et de la "*Carmaignole*." Voilà où en sont réduits des ministres qui ne veulent plus de Jésus-Christ et qui ne savent déployer d'énergie que contre les prêtres et les moines ; ils tremblent honteusement devant une poignée de factieux.

Cette abdication des pouvoirs publics, devant le socialisme triomphant, n'a fait qu'enhardir, on le comprend, les hommes de désordre et de sang qui, cachés dans l'ombre des sociétés secrètes, travaillent à déchaîner l'anarchie et, fidèles, du reste, aux traditions de la Franc-maçonnerie, ne reculent, pour atteindre leur but, ni devant la trahison, ni devant l'assassinat.

Un horrible drame. — Le 8 Novembre, une bombe de dynamite a été déposée par des criminels demeurés inconnus dans la maison qu'occupent, à Paris, les bureaux de la Compagnie des Mines de Carmaux. Aperçue par un employé et transportée au poste de police, elle a fait, tout à coup, explosion et causé la mort de sept personnes. L'effet en a été véritablement épouvantable : les cadavres des victimes étaient en lambeaux et n'offraient plus que l'aspect d'un bouillie sanglante. Des prêtres, accourus sur le lieu du sinistre, n'ont pu que constater le désastre et prier pour les morts. La terreur est grande, à Paris.

Le peuple, les travailleurs, les ouvriers même qui ont pris part à la grève, ne sauraient, à coup sûr, être rendus responsables, ni regardés comme complices de cet attentat monstrueux. Les députés libres-penseurs et les journaux anti-cléricaux eux-mêmes sont unanimes à manifester leur indignation ; toutefois, il y a lieu de leur faire remarquer et de leur répondre hardiment que des désordres et des crimes, comme ceux dont nous sommes témoins, ne se produiraient pas, si, en ôtant la foi chrétienne au peuple, ils ne lui avaient enlevé tout respect de l'autorité ; si, en se faisant les souteneurs des Juifs et des Capitalistes sans entrailles qui, depuis un siècle, exploitent et corrompent l'ouvrier ; si, en étouffant les revendications légitimes du travailleur opprimé, ils n'avaient allumé dans l'âme de la multitude des haines implacables, des désirs insatiables de vengeance, qui maintenant éclatent au grand jour.

L'Ordre Seraphique en France et la Democratie
Plus sages et mieux inspirés sont les disciples du Patriarche d'Assise, qui, sous la conduite de l'immortel Tertiaire qui gouverne l'Eglise, de Léon XIII, le Pape des ouvriers, consacrent leurs forces et leur vie à l'étude et à la solution de la *question sociale*. En France, au moment où nous écrivons, nous voyons les Cardinaux Franciscains, Mgr Richard de Paris et Mgr Langénieux de Reims, multiplier, dans les Congrès, leurs appels en faveur des droits des prolétaires, si éloquemment résumés et revendiqués dans l'Encyclique Pontificale sur "la condition des ouvriers." Nous voyons un autre Tertiaire, s'inspirant des doctrines et des traditions Franciscaines, Mr. Harmel, après avoir réalisé, au Val des Bois, le type de l'usine chrétienne, susciter, de

toute part, la fondation des Syndicats mixtes d'ouvriers et de patrons et travailler à la résurrection des antiques Corporations, en les appropriant aux besoins et aux progrès modernes. Nous voyons le conférencier populaire, Mr. l'abbé Garnier, lui aussi du 3e Ordre de S. François, parcourir incessamment le pays en prêchant une véritable croisade pour les travailleurs et les petits. Nous voyons un prêtre du Tiers-Ordre, Mr. l'abbé Sécrotain, fidèle aux exemples de Mgr Freppel, l'Evêque Franciscain, développer, en Anjou, par ses prédications et ses conférences, le mouvement ouvrier dont le grand évêque avait donné le signal. Nous voyons enfin, sur tous les points du territoire, dans leurs couvents comme dans leurs missions, nos Pères Franciscains se faire, plus que jamais, les amis, les apôtres, les défenseurs des pauvres, des opprimés, des misérables. Devant la démocratie qui monte, irrésistible et formidable, ceux-là, du moins, ne tremblent pas. Ils savent que si, comme on l'a dit, "l'avenir appartient au peuple," l'avenir est aussi à l'Eglise et que, si les monarchies s'écroulent, la Papauté ne passe pas.

Nouvelles de famille. — Puisque je parle de la famille Franciscaine, je ne dois point laisser dans l'ombre un autre fait qui atteste sa vitalité parmi nous ; je veux parler de l'érection d'une nouvelle province du premier Ordre. Cette province, qui comprend les couvents de nos Pères Observants de l'Ouest et du Nord de la France, portera le nom de province de S. Pierre. Ce titre rappelle, d'une façon heureuse, la fidélité six fois séculaire, de nos Frères-mineurs Français au Vicaire de Jésus-Christ et les luttes glorieuses qu'ils ont soutenues contre les adversaires du pouvoir pontifical, contre les Jansénistes, les Gallicans, les suppôts de l'absolutisme royal. Désormais les Frères-mineurs de l'Observance se trouvent posséder, dans notre patrie, *cinq provinces* florissantes : trois de régulière Observance et deux de stricte Observance. Ils y ont, actuellement, trente-cinq couvents, dont plusieurs sont fondés depuis quelques années seulement. Bénissons Dieu des accroissements rapides qu'il daigne ainsi donner aux Frères-mineurs de l'Observance, à cette tige primitive de l'arbre Séraphique dont les révolutions ne peuvent tarir la sève, ni dessécher les rameaux.

Un deuil. — L'Eglise de France et le monde de la science viennent de faire une perte sensible en la personne de l'un des religieux les plus éminents de l'Ordre de S. Benoit, le R. P. Dom Piolin, décédé le 6 Novembre. Coopérateur de Dom Guéranger et du Cardinal Pitra dont les travaux historiques sont connus dans l'univers entier, il s'était illustré lui-même par d'importants et savants écrits. Il est mort à Solesmes, aux portes de cette abbaye, véritable foyer d'érudition et de lumières, que la force brutale a enlevée, en 1880, aux fils de S. Benoit et que nos gouvernants persécuteurs font occuper, depuis douze ans, par la gendarmerie. Puisse-t-il, maintenant qu'il est allé dans ce royaume éternel de la paix dont l'impiété ne peut crocheter les portes, hâter, par ses prières auprès de Dieu, le triomphe de la justice et de la liberté.

L. DE KERVAL,

Du 3ème Ordre de S. François.





CORRESPONDANCE DE ROME.



Fetes a Rome en l'honneur de Christophe Colomb. Dans la lettre précédente, je vous disais l'odieuse démonstration qu'avaient organisée les *libéraux* et les scènes sauvages dont ils s'étaient rendus les auteurs, pour empêcher les catholiques de déposer une couronne sur le buste de Christophe Colomb au *Lincio*. L'injure faite le 7 Août par la libre pensée à l'illustre navigateur catholique a été noblement réparée le 12 Octobre jour anniversaire de la découverte du Nouveau-Monde.

Les grandioses démonstrations des deux Amériques, de l'Espagne et de Gènes ont eu leur écho à Rome. Des cérémonies religieuses ont été célébrées sur divers points de la ville, notamment dans l'église nationale espagnole, à Notre-Dame du Sacré-Cœur et à *l'Ara-Cali*, où les tertiaires franciscains voulurent fêter leur illustre confrère et le firent avec une dévotion touchante. Diverses sociétés catholiques, entr'autres la *Romanima* et le *Cercle de S. Pierre*, avaient organisé des séances musicales et littéraires qui ont réussi parfaitement. Mais c'est surtout à S. Antoine et à S. Jeu de Latran que les fêtes Colombiennes ont eu le plus d'éclat.

Le mercredi 12 Octobre, une messe solennelle d'action de grâces fut chantée dans l'église du collège S. Antoine. A l'issue de la messe, le Révérendissime Père Général, entouré des principaux dignitaires de l'Ordre, entonna le *Te Deum*, qui fut chanté en musique, et donna ensuite la bénédiction avec le T. S. Sacrement.

Le soir à deux heures et demie, eut lieu l'Académie littéraire et musicale, que je vous avais annoncée. Le grand réfectoire du collège avait été orné pour la circonstance. Des oriflammes blanches sur lesquelles se détachait une grande croix rouge et des étendards aux couleurs de l'Amérique et de Gènes décoraient les murailles. Au fond de la salle était le buste de Léon XIII, qui semblait présider l'Académie, et au-dessus, un magnifique

tableau de notre peintre, le F. Bonaventure Loffredo, représentant Christophe Colomb au couvent de la Rabida avec le Père Jean de Perez son défenseur et son soutien.

Malgré ses occupations si graves et si nombreuses, le Cardinal Rampolla, secrétaire d'état, avait bien voulu honorer la fête de sa présence et la présider. Il avait à sa droite le Cardinal Archevêque de Palerme, et à sa gauche, le Cardinal Mazella. Des évêques, des prélats, des supérieurs d'Ordre, et de nombreux dignitaires ecclésiastiques occupaient les premières places ; un auditoire d'élite remplissait la vaste salle : religieux, prêtres et laïcs s'étaient donné rendez-vous pour assister à cette fête musicale et littéraire.

Le programme était varié et divisé en trois parties. Toutes les langues célébrèrent en prose et en poésie la découverte du Nouveau-Monde et les exploits de l'intrépide navigateur : le latin, le grec, l'italien, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et le slave se firent entendre tour à tour, orateurs et poètes soulevèrent de chaleureux applaudissements. La poésie française du R. P. Jean de Ste Eulalie impressionna vivement ceux qui entendaient notre langue ; elle exprimait les sentiments de Christophe Colomb au pied de son crucifix, avant de s'embarquer pour la découverte du Nouveau-Monde.

La musique ne fut pas inférieure à sa sœur la poésie. Des artistes distingués interprétèrent avec une grande perfection les chœurs composés pour la circonstance par les RR. PP. Sigismond, Pierre Baptiste et Christophe, tous trois compositeurs renommés et organistes, l'un à Naples, l'autre à S. Antoine et le troisième à N-D. des Anges à Assise.

Le Révérendissime Père Général, à qui revient l'honneur de cette cérémonie dont il avait été l'inspirateur, mit fin à la séance, en remerciant avec effusion ceux qui y avaient contribué par leurs travaux littéraires et musicaux, et ceux qui l'avaient rehaussé de leur présence, surtout les Eminentissimes princes de l'Eglise. Au lendemain de cette fête, le Souverain Pontife envoyait deux Prélats de sa cour au collège S. Antoine, pour exprimer toute sa satisfaction au Révérendissime Père Général.

La clôture des solennités Colombiennes eut lieu le dimanche suivant à S. Jean de Latran, par ordre exprès du S. Père. La basilique était ornée et illuminée comme dans les circonstances extraordinaires. Le matin, le Cardinal Rampolla pontifia à l'autel

papal, entouré de nombreux prélats et de l'Antichambre pontificale. Le soir, les Vêpres furent chantées en musique, sous la direction de l'illustre maître Capocci, qui fêta ce jour-là son quatre-vingtième anniversaire ; tous les Cardinaux alors présents à Rome assistaient à la cérémonie, ainsi que les ambassadeurs et les membres du corps diplomatique accrédités près du S. Siège.

C'est ainsi que Rome catholique a répondu aux viles provocations du 7 Août. La mémoire du grand navigateur a été noblement vengée et les honneurs rendus par l'Eglise à Christophe Colomb sont, nous osons l'espérer, le prélude d'autres honneurs plus grands et plus durables, lorsque, selon les vœux d'un grand nombre d'évêques et de catholiques, le Souverain Pontife ajoutera un nouveau titre à ceux du héros et du bienfaiteur de l'humanité, lorsqu'il le décorera de l'auréole de la sainteté.

Les Cisterciens réformés et leur nouveau général.

Les Cisterciens réformés, connus plus généralement sous le nom de Trappistes, viennent de se réunir en Chapitre général à Rome, sous la présidence du Cardinal Monaco La Valetta, et, selon le désir du Souverain Pontife, ils ont décidé la fusion de leurs diverses congrégations en une seule, sous le nom d'Ordre des Cisterciens. Cet Ordre est une des branches du grand arbre, planté au VI^e siècle, par S. Benoit, sur le sol de l'Eglise catholique ; il a eu pour fondateur S. Robert, moine de Citeaux et il compte parmi ses membres l'illustre et immortel S. Bernard. Divisés en observances, à la suite des réformes successives, les Trappistes ne formeront désormais qu'une seule famille, avec un seul Supérieur Général, qui aura sa résidence au Monastère des trois Fontaines près de Rome, et dont il sera l'abbé.

Les Cisterciens réformés sont au nombre de quatre mille et ont une soixantaine de monastères dans les différentes parties du monde. Le nouveau Général, le Révérendissime Père Dom Sébastien, est originaire du diocèse de Cambrai et était précédemment Abbé de Sept fons. Dans le monde, il était connu sous le nom de Capitaine Wyard. Il fut un des premiers à répondre à l'appel du Général Lamoricière, en 1860, pour voler à la défense du Souverain Pontife. Blessé à Castelfidardo, il se couvrit de gloire à Montana en 1867, à la défense de Rome en 1870, et parmi les

Volontaires de l'Ouest pendant la guerre franco-prussienne. Après la guerre, il déposa son épée et sa croix de la Légion d'honneur, et vint s'enfermer dans le pauvre Monastère de Ste Marie du Mont, voulant se dérober pour toujours au monde et à ses honneurs. Pie IX qui l'avait en grande estime et qui l'aimait tendrement, fit venir l'humble Trappiste pour lui faire suivre les cours de l'Université. Après quelques années d'études, Dom Sébastien rentra dans son abbaye, docteur en théologie et en droit Canon, mais plus humble et plus mortifié encore. Homme doué d'une intelligence supérieure et d'une grande vertu, joignant la fermeté à la bonté la plus exquise, il réunissait toutes les qualités pour être élu Supérieur Général de son Ordre et pour le diriger sûrement dans cette opération si délicate et si difficile, de la fusion en une seule, des diverses Congrégations qui existaient jusque-là.

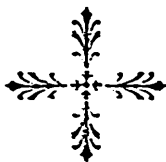
Mort des Pères Angelini et Liberatore. — Les Pères de la Compagnie de Jésus viennent de perdre deux de leurs confrères les plus distingués : le P. Angelini et le P. Liberatore. Le premier était un latiniste remarquable et le plus illustre épigraphiste de notre siècle. La dernière épigraphe qu'il fit, ce fut quelques jours avant sa mort, en l'honneur de Christophe Colomb. Le P. Liberatore était un esprit profond et un travailleur infatigable. Il fut le premier à promouvoir la restauration de la philosophie scolastique de S. Thomas, et il eut la consolation de voir le triomphe de la cause qu'il soutenait avec tant d'ardeur, lorsque l'immortel Léon XIII publia son encyclique *Æterni Patris*. Il fut avec le P. Bresciani, l'un des principaux fondateurs de l'excellente et magistrale revue, la *Civiltà Cattolica* et il y collabora aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

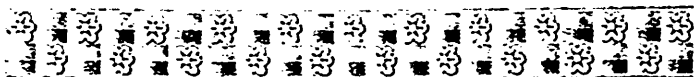
Nouvelles de Chine. — Nous avons de tristes nouvelles de la Chine : les esprits sont toujours surexcités et la persécution imminente. Le Révérendissime Père Général vient de recevoir de Mgr Pagnucci une lettre désolante, dans laquelle le Vénérable Prélat raconte les tortures que l'on a fait subir au R. P. Ugo, franciscain anglais et aux catéchistes qui étaient avec lui. Ces derniers,

arrêtés par une bande de païens, furent liés d'une façon si cruelle, que les cordes pénétraient dans les chairs : mais en dépit de leurs tourments, ils furent constants à souffrir pour la foi et ils disaient à leurs persécuteurs : " Nous voulons être fidèles à notre religion et sauver nos âmes. " Ceux-ci voyant qu'ils ne parvenaient pas à les faire abjurer, furent obligés de les remettre en liberté. Quant au P. Ugo, ils l'entraînèrent hors de la maison et l'accablèrent sous une grêle de pierres. Après avoir essayé de lui rompre les jambes, ils prirent la fuite, en le laissant pour mort et baigné dans son sang. Transporté chez le mandarin, il reçut les soins d'un médecin qui le rappela à lui et parvint à mettre ses jours hors de danger, malgré les graves blessures qu'il avait reçues à la tête et par tout le corps.

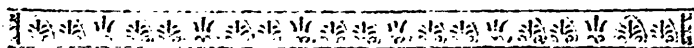
Circulaire du Rme P. General. — Le Rme P. Général vient d'envoyer dans toutes les provinces de l'Ordre une lettre encyclique, dans laquelle il ordonne des prières à l'occasion du Jubilé du Souverain Pontife. A partir du 29 Novembre jusqu'au 18 Février, ces prières seront récitées chaque jour après la messe Conventuelle, ou après Vêpres, dans tous les couvents de religieux et religieuses soumis à sa juridiction. Le 18 Février, ou le dimanche suivant, une messe sera célébrée à l'intention du Souverain Pontife dans toutes les églises de l'Ordre, les religieux non prêtres et les religieuses feront la sainte communion et le soir, après avoir chanté le *Te Deum*, on donnera la bénédiction du T. S. Sacrement. Que le Seigneur écoute nos prières et nous conserve encore longtemps un si grand Pontife !

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.





LE COLLÈGE SÉRAPHIQUE.



Le 21 Novembre, fête de la Présentation de la Ste Vierge, notre couvent de Montréal célébrait une petite fête intime de famille, dont les anniversaires deviendront un jour très solennels, nous l'espérons. S. François, par ses ordres, a de grandes connexions avec l'Amérique ; il a exercé une influence considérable en Canada. Son rôle, nous en avons la conviction, n'est pas terminé : nous en avons pour gamin la multitude de nos tertiaires, qui va toujours grandissant dans des proportions vraiment prodigieuses. Et les tertiaires demandent à leurs frères aînés du premier Ordre de leur servir de Pères dans la vie de famille. Nous ne demandons pas mieux. Mais où prendre les ouvriers ? Notre chère et pauvre France n'en a pas à nous fournir en abondance.

Il faut donc se recruter en Canada. — En Canada !!! s'écrie-t-on épouvanté. J'ai entendu faire cette réflexion avec une sorte de stupeur. Des Canadiens s'étonnent que des Canadiens puissent songer à ce genre de vie rigoureux. — Gens de peu de foi ! vous dirai-je. Canadiens incroyables, vous ne vous connaissez pas ! Il n'y a pas longtemps que je suis chez vous, et j'ai déjà appris depuis longtemps, — hélas ! à connaître bien des misères, mais encore plus — à vous admirer. Toute votre histoire n'est-elle pas un héroïsme gigantesque, étonnant, incroyable, j'allais dire féérique et plus romanesque dans sa stricte vérité que les plus fantaisistes romans ? Un peuple qui a une telle histoire peut-il être mort aux grandes choses, aux œuvres difficiles ? Je ne le crois pas. Je suis convaincu du contraire : Ah ! je le sais bien, il y a chez vous une école puissante *qui se sent en Amérique*, c'est-à-dire dans le positif de la vie, dans le froid du calcul, dans les frimas glaciaux de la spéculation. A ces esprits, (que j'appellerais lourds, pesants, matériels, si je les croyais capables de croire sérieusement et sans réserve les maximes qu'ils professent assez haut,) il faut le flegme froid du protestantisme, le profit, la réussite, le tangible. Adieu ! pour eux, au noble et chevaleresque enthousiasme qu'ils méprisent et qui ne les connaît pas. — Cher peuple Canadien, quand ces doctrines auront chez vous pénétré la *multitude*, à mon humble avis, vous aurez vécu, vous n'aurez plus de raison d'exister comme peuple ; vous aurez menti à vos origines, à vos destinées, à toute votre histoire, à votre vocation. Poignée de braves et d'enthousiastes, vous avez vaincu en cent batailles les flegmatiques et positifs américains, si supérieurs à vous par d'autres côtés. Si le nombre un jour vous a écrasés, votre bravoure ne vous a pas fait défaut. Et opprimés, vous avez su vous faire respecter, et puis vous dictiez la loi, et puis cent ans après la défaite, vous devenez de pacifiques agresseurs ; et reprenant par votre foi, votre fécondité, votre expansion, l'idée de conquête de l'Amérique du Nord que vos pères ont rêvée et que leurs armes n'ont pu réaliser, vous envahissez les régions de vos conquérants, et avec les fidèles Irlandais et les colons catholiques de tous pays, vous vous insinuez doucement mais invinciblement dans ce protestantisme qui vous a conquis par les armes, mais que vous contrebaleriez et vaincrez, je l'espère sincèrement, par la Foi, et l'indestructible charité ; car l'erreur n'a de force que pour détruire ; la vérité seule et la charité sont indestructibles et finissent toujours

par triompher. Par destinée vous êtes des conquérants. Votre histoire toute entière en est garant. Au conquérant il faut l'enthousiasme ! Si vous devenez un peuple de positifs comme les américains, qu'est-ce que le bon Dieu pourrait bien demander et attendre de vous que les américains ne puissent lui fournir mieux que vous ? Vous n'avez plus de raison d'être, vous êtes anglais, vous êtes américains, vous n'êtes plus des Canadiens. Vous mentez, je le répète à toute votre histoire, à vos traditions si belles, vous vous coupez en deux, vous êtes un peuple qui se suicide, n'ayant plus son but providentiel, plus de destinée au monde.

Ah ! je le sais bien encore ; le caractère enthousiaste a ses défauts : il travaille souvent pour les autres : vous avez, comme les autres peuples vos tristes travers, et beaucoup d'entre vous ont sombré dans leur foi, dans ces Etats où vous émigrez en trop grand nombre, — si vous n'avez pas comme peuple la destinée de conquérants. Mais quelle consolation à ces nombreux départs, si on les regarde comme des détachements d'une armée qui enlace l'hérésie de ses filets et qui sera un jour victorieuse. Cette confiance est la seule joie qui compense les amertumes de la séparation. Je n'oserais pas prétendre que votre émigration envisagée à ce point de vue élevé, n'entre pas dans les vues de Dieu. — Oui, hélas ! il y a eu des défections ! Il y a de ces émigrés qui n'ont pas gardé leur foi, qui ne sont plus guère Canadiens que de nom. Mais quoi de surprenant ? Où sont les guerres qui ne comptent ni blessés, ni morts, ni transfuges ? La masse des Canadiens est restée canadienne et catholique et Mgr l'Archevêque de Montréal vient, dit-on, dans une espèce de tournée pastorale et amicale aux Canadiens des Etats, de faire une foule d'heureux et de se procurer à lui-même un vrai et grand bonheur. Vous êtes près d'un million là-bas !

Oui, chers Canadiens, je le répète, vous qui doutez de vous, vous ne vous connaissez pas ; j'ai prouvé ma thèse bien longuement, et en commençant je ne pensais pas du tout entrer dans une telle digression. Je viens de me tâter le pouls pour savoir si je retrancherais cette boutade qui est un hors-d'œuvre bien *pommé* et tout inattendu... Je me décide à ne pas l'effacer, pensant que vous me pardonneriez cette incartade bouffée et échevelée en raison de l'imprévu et de la bonne intention qui l'ont dictée.

.. Tout cela c'était pour vous dire qu'il y a encore de la vigueur,

de la générosité, de la force, de l'enthousiasme chez les Canadiens : Et nous avons des jeunes gens Canadiens qui aspirent à la vie des Franciscains. Vous avez beau vous étonner, cela existe. Nous espérons qu'ils formeront un jour une grande et florissante province de l'Ordre, qu'ils pourront un jour aussi avec vous et leurs frères qui y sont déjà, envahir les Etats-Unis par leur Foi et leur dévouement.

Donc le jour de la Présentation ce fut fête au couvent. Une des plus vastes chambres avait été transformée en salle d'étude où la Ste Vierge trônait sur un autel orné autant qu'il avait été possible pour la circonstance. Elle avait à ses côtés S. Joseph et S. François. Il y avait illumination splendide : au moins huit cierges et deux becs de gaz (on a fait beaucoup, dit un saint Père, quand, comme S. Pierre, on a donné tout ce qu'on a pu donner) ; toute la communauté était réunie. Le R. P. Gardien adressa une affectueuse et onctueuse parole à trois enfants canadiens — le 4ème n'avait pu se trouver avec les autres à cause de maladie momentanée — arrivés depuis peu de temps, qui étudient le latin et sont le noyau et l'espoir du collège séraphique. Puis les enfants, par la voix du Directeur du collège, se consacrèrent à Marie et la choisirent pour patronne et pour Mère. Enfin ils terminèrent par un petit cantique qui fut trouvé très beau, bien réussi, dont on vota, à l'unanimité, la réédition pour le salut du soir même. Vous voyez d'ici que la fête fut complète. Je vous avouerai de plus une petite faiblesse : mais n'en dites rien, je vous prie, on rirait peut-être de nous. Je vous avouerai donc tout bas, en famille, que nous avons été flattés du compliment. — Ce que c'est qu'un compliment ! — et depuis lors nous nous permettons de temps en temps quelques petits couplets après les saluts, et nous pensons naïvement que nous ne faisons pas trop mal, et que quelque maman de l'auditoire, que que frère ou sœur aînés du Tiers-Ordre apprécient assez nos jolies petites voix flûtées que nous voudrions rendre bien pieuses et très persuasives. Encore une fois, je vous en prie, n'allez pas faire connaître notre vanité.

Ces enfants sont notre joie jusqu'à présent, ils nous donnent consolation : ils sont aussi notre espoir et le vôtre, chers tertiaires. Aussi nous demandons le secours de vos prières pour cette œuvre naissante, qui se développera, nous l'espérons, aussitôt et autant que possible.

Mgr l'Archevêque de Montréal a approuvé l'œuvre avec bien-

veillance ; Mgr l'Evêque de Valleyfield a eu l'amabilité d'apporter aussi sa bénédiction aux enfants et au couvent. Ces bénédictions épiscopales et paternelles sont de bon augure.

Des âmes généreuses ont envoyé autre chose encore què des prières ; un P. Missionnaire leur avait parlé du nouveau collège. Et un pensionnat fait pleuvoir sur nous quantité de livres d'études, de fournitures de bureau, une foule de choses très utiles, pour lesquelles nous envoyons un grandissime merci avec nos prières, pour que ce beau cadeau soit encore plus profitable à celles qui nous l'ont fait, qu'à nous-mêmes. Il y avait des crayons d'ardoises ; les ardoises sont venues après.

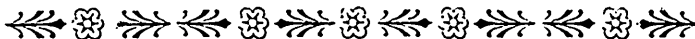
Et si quelque bonne âme voulait savoir la fin de mon histoire déjà trop longue, — je vous le dis tout bas encore : j'ai peur d'être grondé ; le P. Directeur de la *Revue* va trouver sûrement que je bavarde trop, qu'il me faut toute la place, — mais cela ne me tracasse qu'à demi : une gronderie est tôt passée ! Pourvu qu'il ne prenne pas ses grands ciseaux pour rogner une partie de ma belle prose ! surtout qu'il ne me rogne pas ma fin ! — Je lui dirais qu'en rentrant le lendemain matin à la dite étude, pour l'étude, les enfants trouvèrent la Ste Vierge, si bien parée la veille disparue tout-à-fait : le P. Gardien a prétendu qu'elle avait sa place ailleurs, et nous ne pouvions pas bonnement contester son dire, qui n'est, hélas ! que trop vrai. Mais depuis à sa place une belle petite Vierge, montre son cœur très pur et maternel, et son petit Jésus, avec son cœur aussi. Nous prions pour le cher bienfaiteur. Des gâteries sont déjà venues annoncer Noël aux enfants. Je crois qu'une balle, pour le jeu, ne serait pas refusée d'eux. J'ajoute seulement que le Collège Séraphique de Montréal outre le patronage de N.-D. du Perpétuel Secours a comme patrons secondaires, les trois petits saints martyrs Japonais dont la *Revue* donne actuellement l'histoire.

LE P. DIRECTEUR DU COLLÈGE SÉRAPHIQUE.





Les Franciscaines Missionnaires de Marie



Ajoutons un mot pour réparer non pas un oubli, non pas une négligence mais un malentendu que nous regrettons. C'est une bonne nouvelle à porter à nos tertiaires. Beaucoup la connaissent déjà. C'est l'arrivée en Canada de nos chères et bonnes sœurs franciscaines Missionnaires de Marie. Elles ont été aimablement reçues dans l'Archidiocèse de Québec : Mgr Bégin le leur a annoncé dans une lettre très-élogieuse, dont nous citons un extrait :

“ Vous avez accepté avec un joyeux empressement la charge pénible de soigner dans l'hôpital civique les malheureux atteints du choléra, de la variole, de la diphtérie, du typhus et autres maladies si justement redoutées de tout le monde. Votre courageuse résolution m'a prouvé jusqu'à l'évidence que vous êtes de vraies Franciscaines, des Religieuses dignes en tout point de notre grand Patriarche d'Assise, qui se faisait un bonheur de secourir les pauvres lépreux, de leur montrer une sollicitude toute paternelle et de leur prodiguer les soins les plus attentifs et les plus délicats. Votre charité ne recule devant aucun danger ; votre désir est de vous immoler pour l'amour de DIEU et le salut du prochain : le SEIGNEUR vous récompensera au centuple, des sacrifices héroïques que vous allez vous imposer pour lui ; Il vous bénira ici-bas, il vous réserve son paradis de délices.

“ Ce beau jour où l'Eglise célèbre la fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge MARIE est bien celui où il convient le mieux d'implanter sur notre sol canadien le rameau vivace des Franciscaines Missionnaires de Marie. S. François d'Assise aimait lui aussi, de l'amour le plus tendre, la TRÈS SAINTE VIERGE, il l'a vénérée invoquée, imitée toute sa vie et, en disant adieu à la terre, il a gravé dans le cœur de ses enfants la dévotion envers notre Mère du ciel.

“ Puissiez-vous grandir et prospérer dans votre nouvelle patrie !
“ Puissiez-vous édifier le monde par le spectacle de la pauvreté

“ religieuse, de la parfaite abnégation, d’une humilité profonde et
“ de toutes les grandes vertus qui ont exercé une action si salu-
“ taire sur la société au XIIIème siècle ! L’exemple est la plus
“ éloquente de toutes les prédications : fasse le Ciel que, toujours
“ fidèles imitatrices du pauvre d’Assise et de MARIE IMMACULÉE,
“ vous entraîniez tout le monde dans les voies de la perfection
“ chrétienne.”

Les Franciscaines Missionnaires de Marie restent à Québec, Rue Scott, No. 140. Elles sont approuvées par le S. Siège, très-appuyées par la Propagande, et très-appréciées des Evêques Missionnaires, à cause des services signalés qu’elles rendent aux missions. Leur bel Ordre a tout à coup prospéré au delà de ce qui peut se dire, à l’envi des plus florissants : C’est qu’il répondait à un double besoin qui se faisait sentir partout. Comme les œuvres Providentielles, il est venu un des premiers combler dans une large part la lacune qui existait. Premièrement les Missionnaires des pays infidèles sentaient qu’ils ne faisaient pas la moitié du bien qu’ils pouvaient espérer : car dans la plupart des contrées ni l’homme ni le prêtre ne peuvent avoir accès près de la femme païenne : c’est un puissant levier que la femme, pour le bien comme pour le mal, même en pays d’esclavage de la femme ! De plus l’enfance et la jeunesse échappaient aussi en grande partie aux Missionnaires, car malgré la facilité de réunir des enfants, il fallait en laisser beaucoup, beaucoup que l’on ne pouvait élever. Et pourtant c’est sur les enfants que se fondent les espoirs des chrétientés futures. Voilà une première et grande lacune comblée par les femmes missionnaires.

La deuxième était dans les pays chrétiens. Que de jeunes filles en lisant les annales de la Propagation de la Foi, de la Ste Enfance, les récits des missions, se sentaient le désir d’aider à l’apostolat : mais comment une jeune fille ira-t-elle, seule, dans les pays barbares ? Toutes n’ont pas la vertu, ni le courage d’une Marguerite Bourgeoys, d’une demoiselle Mance. Maintenant ces cœurs dévoués et *enthousiastes* à la bonne manière pourront donner cours à leur zèle, sans aucun danger pour elles-mêmes, avec grand profit pour l’Eglise et les âmes. Elles aussi pourront être apôtres, être sœurs d’un ministère si noble : leur existence ne sera plus inutile. Aussi nos chères sœurs Franciscaines Missionnaires comptent sur une bonne fournée d’apôtres à enrôler en Canada. Elles ont déjà reçu quelques vocations canadiennes ;

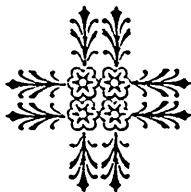
les premières ont pris l'habit, à une œuvre si intéressante le succès est assuré : mais il lui faut, comme aux œuvres de Dieu, l'épreuve et les difficultés. Nous souhaitons la bienvenue à nos chères sœurs, dont la maison générale est à Rome, via Giusti, 12 et le grand Noviciat, à S. Joseph des Châtelets, près S. Bricuc, Côtes du Nord, France.

Si quelque personne veut mieux connaître cet Institut, outre beaucoup de beaux articles bienveillants de la part de plusieurs journaux canadiens ; outre la magistrale étude publiée sur elles par la Semaine Religieuse de Québec, on peut voir leurs si intéressantes *Annales* des Franciscaines Missionnaires de Marie qui tient au courant des choses les plus édifiantes des missions.

Les Petites Sœurs Franciscaines de Marie.

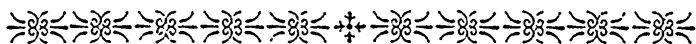
Pour être complets dans nos renseignements franciscains canadiens, nous signalerons une pieuse cérémonie qui réunissait le 12 Août dernier, fête de Ste Claire, toute la paroisse de la Baie S. Paul presque comme un jour de Dimanche. Mgr l'Evêque de Chicoutimi avait autorisé la profession Religieuse de quelques franciscaines, qui sous la paternelle protection de M. le Curé de la Baie S. Paul, s'occupent, tout en se formant à la vie religieuse, de la desserte d'un hôpital. La population avait tenu à montrer en la circonstance sa sympathie pour la nouvelle œuvre qui s'occupe de ses vieillards et de ses malades, A cette œuvre naissante, à qui n'a pas manqué l'épreuve, nous souhaitons aussi ferveur toujours croissante, succès et longue vie.

LA RÉDACTION.





Pèlerinage annuel au Jourdain, de la Paroisse Latine de Bethléem.



Après notre départ de S. Sabas, une grosse pluie, tout à fait inattendue, à l'approche de l'été où il ne pleut jamais, tomba sans désemparer, rendant les rochers sur lesquels hommes et chameaux avaient à cheminer, extrêmement glissants, et conséquemment notre marche pénible et même dangereuse. C'est ici que la protection des bons anges de nos petits enfants fut réellement visible. En effet, en dépit des pentes rapides, de passages profonds et étroits entre deux roches, où il semblait impossible aux chameaux de passer avec leur énorme charge de six personnes, sans heurter violemment contre le roc, nous ne rencontrâmes pas le moindre accident. Arrivés enfin sur les bords de la Mer Morte, nous fîmes à Dieu une courte mais fervente prière, et nos pèlerins prirent un peu de nourriture dont ils avaient grandement besoin. Ils se mettaient ainsi en harmonie avec nos Livres Saints qui nous disent qu'un morceau de pain pris avec joie et dans la paix, vaut mieux qu'une maison remplie de trésors, mais troublée par des dissensions et des querelles.

Le Père Curé de la paroisse, avec les Religieux Franciscains qui l'accompagnent, et un Père Maronite, de l'orphelinat de Dom Belloni, désire pratiquer à la lettre le conseil du Saint Evangile. Ils n'avaient pris avec eux aucune provision pour ce long voyage. Tous donc en leur qualité de vrais mendiants, demandent avec une humble confiance, une bouchée de pain à leurs chers Pèlerins ; et ceux-ci ne la leur refusent pas.

Notre arrêt, en ce lieu, ne sera pas de longue durée : la pluie continue à tomber en abondance, mais nos pèlerins ne perdent point courage et conservent toute leur bonne humeur.

Entre temps cette région désolée nous porte à de profondes réflexions. Cette terre, encore fumante sous le souffle de la colère divine, n'effrayait pas trop pourtant les bons moines d'autrefois, comme nous le lisons dans leur histoire.

Voyez-vous là, cette montagne devant vous ? Elle était jadis habitée par de saints anachorètes, et ils la nommaient *Mordes* dans leur langage. Au pied de la montagne et en dehors de la terre de malédiction, se trouve un coin fertile. C'était leur jardin. Il fournissait au couvent les légumes, et si je ne me trompe, aussi un peu de fruit. Le jardinier fidèle avait là sa résidence et cultivait ce petit jardin. Le sentier de la montagne qui menait de là à la résidence des ermites était long et pénible. Que firent ces bons Religieux ? Avec cet esprit de simplicité qui ne redoute aucun obstacle, ils eurent recours à un expédient bien facile. La communauté possédait, en dehors du jardinier, un autre serviteur fidèle, un âne, animal domestique et très commun en Orient. Lors donc que les Religieux avaient besoin de fruits ou de légumes, ils mettaient le *baquet* sur le dos de l'âne et l'animal se mettait en marche pour le jardin. Avec une docilité sans entêtement, qualité rare aux individus de son espèce, l'âne marchait tranquillement sous l'obéissance de ses maîtres. Il descendait la montagne seul, sans guide et sans se préoccuper le moins du monde ni de la fatigue, ni de l'ennui d'un long chemin, ni de l'excessive chaleur qui règne habituellement dans le bassin de la Mer Morte, ni enfin des mille et une aventures qu'il pouvait rencontrer dans cette vaste solitude.

Arrivé à la porte du jardin, il la frappait lourdement de sa tête *qui est bien dure*. Le jardinier accourait à ce bruit bien connu, chargeait son âne et le renvoyait à la montagne !

Le souvenir de l'âne de *Mordes* nous aida puissamment à porter, avec courage, la grande fatigue de cette longue et accablante marche du matin.

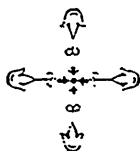
Cependant la pluie continue à tomber à torrents. La plaine est détrempée et la marche devient de plus en plus difficile. Nous voyons qu'il sera impossible de camper sur les bords du Jourdain et nous nous décidons à aller demander un abri chez les Grecs non-unis, au couvent de S. Jean-Baptiste, près du lieu où Notre-Seigneur a reçu le baptême. Mais pour y parvenir, il nous faut traverser un ruisseau devenu torrent et nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Nos hommes avec le sang froid qui les caractérise saisissent les chameaux et arrivent avec des difficultés inouïes à les faire passer un à un ; car, il est bien connu que cet animal a une peur effrayante à passer l'eau. Les Grecs nous reçurent avec une bienvenue pleine de charité et qui mérita toute notre

reconnaissance. Chacun, toutefois, peut aisément s'imaginer qu'arrivant ainsi d'une manière tout à fait inattendue, les pauvres Moines ne purent pas nous traiter comme des princes, ni offrir un trop grand confort à une telle foule de pèlerins. Nous nous arrangeâmes nous-mêmes de notre mieux. Toute la caravane trouva un abri, sous un hangar, assez spacieux, contre la pluie battante et une escouade choisie de nos braves jeunes gens se dévoua à monter la garde toute la nuit. Nos pèlerins avaient avec eux la farine nécessaire pour le voyage : les Grecs purent leur prêter trois grandes marmites pour y préparer la pâte, et, par bonne fortune, même un four pour la faire cuire. Nos Bethléemites, firent du pain, selon l'usage du pays.

Quant au Père Curé et les autres Religieux, ils furent reçus avec la plus grande distinction. Les Grecs leur offrirent leur propre divan, leurs cellules, et eux mêmes allèrent se coucher dans le réfectoire. La petite communauté était composée du Supérieur et de six autres moines. Le Supérieur chargea deux Frères d'avoir soin d'eux et de leur offrir du poisson frais du Jourdain, des figues sèches et même du vin de Chypre. En un mot, ils nous donnèrent à tous la meilleure hospitalité.

(A suivre.) ...

FR. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*





VRAI PORTRAIT

de l'U. S. S.

TRES RELIGIEUX

FRÈRE DIDIER, RÉCOLLET



FAVEURS OBTENUES

PAR L'INTERCESSION DE

Notre Bon Frère Didace.

.....

Nous renouvelons le désir que toutes les personnes qui croient devoir quelques faveurs à l'intercession du Frère Didace, veuillent bien nous en avertir en nous donnant leur adresse exacte, nous garderons toute la discrétion nécessaire, et nous ne publierons aucun nom qu'avec leur autorisation expresse.



Pointe S. Charles. — A. L. . . . âgée de 6 ans, souffrait de la teigne depuis le printemps dernier, malgré les soins du docteur. On fait au Bon Frère une neuvaine pendant laquelle on cesse toute application de remède. Depuis, la maladie disparaît et les cheveux repoussent.

Coches N. Y. — Une tertiaire souffrait d'attaques de paralysie qui lui faisaient craindre à chaque instant une mort subite. Depuis deux neuvaines faites au Bon Frère, les attaques ne se sont pas reproduites.

S. Henri de Montreal. — Pendant une neuvaine au Bon Frère, un enfant de madame B. . . . est guéri d'une tumeur qu'il avait au genou depuis neuf mois.

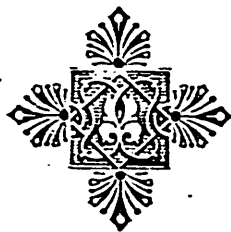
Montreal — M. Laffeur avait la rotule du genou fracturée. La guérison devait être longue à attendre et le laisser boiteux pour le reste de ses jours. Au grand étonnement des médecins, la guérison arrivait au bout de treize jours et si complète que le patient marche et s'agenouille comme auparavant. Le Frère Didace avait été invoqué avec ferveur.

Montréal. — Une famille fait une neuvaine pour la conversion d'une personne qui la déshonorait par des habitudes d'ivrognerie. Aussitôt un changement se fait remarquer dans cette pécheresse et la suite prouve qu'il s'agit d'une conversion sérieuse et durable.

Montréal. — Depuis deux mois un fils s'était évadé du toit paternel, sa mère, inquiète, fait une neuvaine au Bon Frère pour avoir des nouvelles de l'absent. Aussitôt elle reçoit un télégramme qui l'appelle aux Etats. Là, elle trouve son enfant presque à l'agonie. La pieuse mère redouble de confiance et de prières au Bon Frère Didace et obtient la guérison du malade.

Montréal. — Après des prières au Bon Frère Didace, la santé est rendue à un enfant de dix mois que l'on avait déclaré incapable de vivre.

Montréal. — Le Bon Frère Didace invoqué guérit parfaitement une verrue cancéreuse dont souffrait au doigt mademoiselle C. M....





Petite Correspondance.



— Si vous n'êtes pas cordigère, vous ne gagnez plus les indulgences attachées à la récitation de la couronne franciscaine. Pour jouir de cet avantage et d'une foule d'autres, faites-vous recevoir du cordon de S. François : cela est facile.

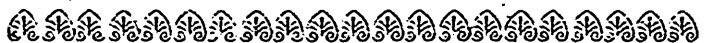
— Les messes de la communauté sont dites à perpétuité aux intentions de nos bienfaiteurs à quelque titre que ce soit. Or nous considérons comme bienfaiteurs un abonné, un zéléteur de la *Revue*, car il nous aide à faire le bien. Tout abonné à donc part aux intentions de nos messes quotidiennes.

— Outre cela, des messes spéciales sont dites pour nos abonnés, ainsi que vous pouvez le lire dans les premiers Nos de la *Revue*.

— Non, aucune somme d'argent n'est demandée à qui veut se faire franciscain. Tout ce qu'on lui demande c'est la bonne volonté.

— Rappelez-vous ce mot de S. Joseph de Cupertino : "Le sacrifice de la volonté est la meilleure, la plus acceptable offrande que nous puissions faire à Dieu."

— Un peu de patience, s'il vous plait : nous tiendrons parole.



ERRATUM



Au dernier N^o. de la *Revue*, page 381, ligne 6, il nous a échappé une grosse faute d'impression : Il faut lire ainsi : "le livre de Pierre d'Ailly : *L'Image du monde*, . . . est copié presque littéralement de (et non par) Roger Bacon. . . ." Le moine franciscain, mort en 1294, n'a pu copier le cardinal d'Ailly, né en 1350.



NÉCROLOGIE.

M. George P. Tubain, en religion Fr. S. Vincent de Paul, de la fraternité de S. Sauveur de Québec, décédé le 3 Octobre 1892, après deux années de profession.

Demoiselle Philomène Castonguay, en religion sœur S. Joseph, de la même fraternité, décédée le 20 Octobre à l'âge de 55 ans.

Dame P. Mathilde Roy, en religion sœur Marguerite de Colonne, de la fraternité de S. Jean d'Iberville, décédée le 26 Novembre, après 7 années de profession.

" Pénétrée de l'esprit de la Règle, en prenant le saint habit elle dit adieu à tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la vanité du monde, pour se revêtir d'habits pauvres et de couleur sombre, montrant par là combien elle avait à cœur la telle vertu de pauvreté que S. François appelait sa Dame et sa Maîtresse.

" Outre la pauvreté, Sœur Marguerite pratiquait à un rare degré les vertus de charité et d'humilité; la pensée de Dieu et des pauvres dirigeait toutes ses actions.

" Lorsque la maladie dont elle souffrait depuis 12 ans, lui donnait quelque répit, elle puisait dans la pratique de la communion fréquente, de la visite au S. Sacrement et du Chemin de la Croix, la force et le courage nécessaires pour marcher sans défaillance ni relâchement dans le droit sentier de la vertu et des bonnes œuvres.

" FR. AMÉDÉE CLAUNUS."

Demoiselle Julie Labelle décédée le 9 Décembre, à l'âge de 66 ans, après 2 années de profession.

M. Joseph Labonté, en religion Fr. François, décédé à Montréal le 21 Décembre 1892 après dix jours de profession.

R. I. P.